

Contrôle social, religion et délinquance

*Élisabeth Campos**

Introduction

Le thème de la violence liée à des mouvements religieux radicaux ou extrémistes a émergé progressivement à la suite de la multiplication d'actes violents ou à l'émergence du terrorisme, justifiés par des arguments religieux. Le mouvement semble même s'être accéléré depuis les années 90 (Hoffman, 1999). La question des liens entre la religion et la violence n'est pas nouvelle en soi (voir Meyer, 2002) mais la multiplication ces dernières années d'un certain nombre d'actes violents, dirigés contre soi-même (suicides collectifs) ou autrui (homicides, attentats), a suscité des interrogations dont les attentats du 11 septembre 2001 ont souligné l'acuité et l'importance.

Cependant l'émergence de cette problématique nous interpelle d'autant plus que la religion est habituellement considérée comme une autorité morale dont l'action est susceptible de réduire les risques de violence et de criminalité (Stark & Bainbridge, 1996). L'étude de la littérature académique sur le sujet nous permet cependant de constater qu'elle a été l'objet d'une longue suite de débats passionnés, de controverses et de résultats contradictoires (Benda, 1997). Nous avons choisi de restreindre nos commentaires à une partie uniquement des recherches publiées sur le sujet, principalement nord-américaines, les limitant à l'étude de l'influence de la religion sur la délinquance personnelle des individus¹.

* Élisabeth Campos est chercheure au Centre de recherche de l'Institut Philippe Pinel de Montréal, Université de Montréal.

¹ Pour d'autres aspects non traités ici, comme la violence conjugale et l'appartenance religieuse, voir notamment Brinkerhoff (1992).

Contexte et problématique

Les premiers criminologues se sont intéressés assez tôt à l'impact de la religion sur la criminalité et la déviance. La plupart des recherches se sont surtout concentrées sur les liens entre l'implication et la participation à des activités religieuses, les croyances et la criminalité. La question était de savoir si la religiosité personnelle avait un impact dissuasif ou préventif sur la commission d'actes délinquants ou déviants. En d'autres termes, est-ce que de solides convictions religieuses dissuadent ou inhibent le comportement criminel² ?.

Traditionnellement le facteur religieux est vu comme un agent du contrôle social qui inhibe certaines pulsions préjudiciables à soi-même ou à autrui. L'opinion selon laquelle la participation à des activités religieuses réduirait la délinquance est fréquemment acceptée pour plusieurs raisons, notamment parce que : 1) à travers son système de croyances, la religion légitime les valeurs sociales et individuelles ; 2) ses rituels renforcent l'engagement envers ces valeurs ; 3) à travers son système de récompenses éternelles et de punitions, la religion assure l'intégration des valeurs dans le comportement actuel³.

En conséquence, le fait que la religion pousse à l'intégration sociale et à l'intériorisation de valeurs morales, susceptibles de réduire les comportements illégaux ou déviants, était partagé par une partie de la littérature académique, le clergé et l'opinion publique. Dès le début, de forts arguments théoriques, inspirés notamment des travaux de Durkheim (1897), avaient été développés en ce sens et suggéraient que la religion jouait un rôle important dans le maintien de la conformité aux normes (Davis, 1948).

On imposait aussi parfois aux mineurs délinquants la fréquentation d'une église pendant une certaine durée, les juges présumant qu'un engagement religieux pouvait les conduire à se repentir et à se réformer. D'autres auteurs voyaient dans la montée de la criminalité et de l'immoralité le déclin des convictions religieuses. Bien que ce point demeurait en discussion, on a longtemps pensé qu'il y avait une relation inverse entre la

² Pour une vue d'ensemble de la littérature sur le sujet, voir Johnson *et al.*, 2000 et Baier & Wright, 2001.

³ Hirschi et Stark, 1969 a.

religiosité personnelle et la délinquance auto-reportée (Cochran *et al.*, 1994). Plusieurs recherches ont généralisé ce point à la déviance ; celle-ci serait inversement reliée à la religiosité personnelle (Bock *et al.*, 1987). Cependant, l'étude de l'influence des facteurs religieux sur la délinquance sera dans l'ensemble peu abordée jusqu'à la publication de l'article de Hirschi & Stark, « Hellfire and Delinquency » (1969).

Dans cette étude, qui a fait date, Hirschi et Stark sont arrivés à un résultat différent de celui partagé par beaucoup de chercheurs. Le but de leur recherche était de savoir quelle influence réelle avait la religion sur la délinquance, dans les sociétés contemporaines, par rapport aux autres sources du contrôle social. Puisqu'il était admis que la religion pouvait inhiber les comportements illégaux et encourageait les valeurs morales, la criminalité était un champ d'investigation important et pertinent pour juger de cette influence.

En effet, pour un certain nombre d'auteurs, le contrôle social s'exerce quand, au moment de violer la loi, un individu rencontre une résistance d'origine sociale qui l'empêche d'agir ou, à tout le moins, le fait hésiter (Cusson, 1983). On entend par contrôle social l'ensemble des moyens utilisés par les membres d'une société pour s'imposer la conformité nécessaire à la vie en commun⁴. La paternité de cette notion est généralement attribuée à Durkheim, qui avait posé l'hypothèse que les pulsions criminelles de chacun étaient tenues en échec par ce qu'il appelait « la contrainte sociale » et que les sociologues modernes nomment « contrôle social » ou « régulation sociale ». Cependant le contrôle social ne saurait se ramener à une simple question de conformité et de consensus. Durkheim avait déjà mis en avant le fait que l'éducation et la morale ne s'apparentaient pas à un pur « dressage » mais faisaient appel à l'autonomie des individus et à l'intériorisation de la norme inculquée. Les théories modernes se distinguent ainsi des analyses classiques par le poids qu'elles accordent à l'influence régulatrice de la société, ce qui explique qu'elles soient aussi dénommées théories de la régulation sociale. La théorie du contrôle social demeure pour les criminologues l'une des approches dominantes pour expliquer le crime et la délinquance (Thornberry *et al.*, 1990).

S'inspirant des théories du contrôle social et se situant dans la

⁴ Cusson, 1983, p. 21. Voir aussi, chapitre 7, « Le contrôle moral de la délinquance », p. 113-126.

lignée des travaux de Durkheim, Hirschi publia, en 1969, *Causes of Delinquency*. Il proposait une version renouvelée de ces théories, les accompagnant d'une vérification empirique rigoureuse des faits, et il abordait la question du comportement délinquant sous un angle original. À la question classique : *pourquoi devient-on délinquant ?*, il substituait l'interrogation : *pourquoi ne devient-on pas délinquant ?* Selon Hirschi (1969), on obéit aux lois parce que la société nous y oblige par son fonctionnement et que nous y trouvons un bénéfice (investissement social). La notion centrale de sa thèse est celle du lien (*bond*), terme qui sert à désigner tout ce qui peut rattacher un individu à la société. Pour Hirschi, les adolescents s'engagent dans la délinquance parce que leur lien avec la société s'est affaibli, réduit ou rompu, empêchant ainsi l'action régulatrice de cette dernière. La plupart des recherches effectuées sur l'influence du facteur religieux et la criminalité se situent dans le domaine du contrôle social et de la théorie de Hirschi.

La question renvoie ici à la croyance dans l'autorité rationnelle-légale au sens où Weber l'entendait. Au vu des recherches passées, on peut poser que l'efficacité de cette autorité réside dans la perception de sa légitimité (Bègue, 2001). Selon la théorie du lien social de Hirschi (1969), la croyance en la légitimité de l'autorité se fonderait sur les attachements sociaux (parents, école, pairs)⁵, qui permettent l'intériorisation des normes. Plus forte serait, chez un groupe ou un individu, la croyance dans l'ordre conventionnel, moins celui-ci serait porté à enfreindre la loi. Or, comme nous l'avons vu ci-dessus, un certain nombre d'auteurs ont posé que la religion encourageait le respect des valeurs morales et sociales et, donc, freinerait les comportements délinquants. Mais quelle est l'influence de la religiosité par rapport aux autres éléments du contrôle social ? Merton (1957) s'était déjà interrogé sur le fait de savoir si les personnes religieuses soutenaient plus ces valeurs morales que celles qui ne l'étaient pas. Selon lui, cette preuve n'avait pas été établie.

C'est ce qu'avaient essayé de déterminer Hirschi et Stark (1969) dans leur fameuse étude. Est-ce que la religion contribue effectivement au développement d'une éthique personnelle et quelle influence a celle-ci sur la commission d'actes illégaux ? A priori, les gens qui se disent engagés dans des activités religieuses

⁵ Durkheim parlait de l'attachement aux groupes.

devraient être moins portés à commettre des actes illégaux que ceux qui ne le sont pas (force de l'autorité religieuse).

Évidemment, la difficulté ici était de mesurer les différents aspects de la religiosité. Hirschi & Stark en ont relevé un certain nombre dont la fréquentation d'une église, le fait de croire à des sanctions surnaturelles en cas de violation des normes, le fait de croire qu'il existe une vie après la mort. Les mesures de la délinquance consistaient en un questionnaire de délinquance auto-révélee administré aux sujets et la consultation de dossiers de police. Leurs résultats montrent que l'influence de la religiosité personnelle sur la délinquance est faible, voire non significative. Ils relèvent notamment qu'il y avait une faible association, ou encore une absence d'association, entre la fréquentation d'une église par les sujets et une acceptation des valeurs morales ou le respect pour la loi et la police.

Comme ils l'avaient eux-mêmes anticipé (1969, p. 212), leurs résultats « provocateurs » furent très discutés et entraînèrent de nombreuses études ultérieures. Par ailleurs, l'étude de Hirschi et Stark laissait un certain nombre de points sans réponse. En effet, est-ce que la religion n'est pas reliée, ou faiblement, à la délinquance dans tous les lieux et pour les types de délinquance ? Qu'en était-il des dénominations ? Cette relation, négative ou faible, était-elle identique pour tous les cultes et confessions ? Ces points furent soulevés par un grand nombre de recherches dans les années 70 ; beaucoup de celles-ci étant des duplications ou des extensions de l'étude originale de Hirschi et Stark. La question des dénominations et de la force de certaines communautés fut notamment traitée par le biais de l'hypothèse des « communautés morales », posée par Stark *et al.* (1980). Dans l'ensemble, ces études tendirent à révéler des associations entre religion et délinquance mais ces associations dépendent en fait de situations variées comme nous le verrons ci-dessous. Les résultats se sont le plus souvent révélés contradictoires et seul un léger consensus paraît émerger de la masse des travaux (Evans *et al.*, 1995).

Consensus ?

Il semble se dégager un certain consensus sur le fait qu'il y a une relation inverse, modérée, entre la religiosité et la criminalité en ce qui concerne les délits dits « ascétiques », ou « crimes sans victimes » (Burkett & Warren, 1987), c'est-à-dire les cas de

consommation de drogue et d'alcool qui violent aussi les traditions religieuses.

Dans une extension de la recherche de Hirschi & Stark, Burkett & White (1974) examinèrent la relation entre la délinquance auto-rapportée et la religion au sein d'un échantillon de collégiens de la région nord-ouest du Pacifique. Bien que les mêmes mesures furent utilisées, la mesure de la délinquance fut étendue pour inclure l'alcool (bière) et les infractions concernant la marijuana (des rapports non officiels de délinquance furent utilisés). Pratiquement dans toutes leurs particularités, les résultats de l'étude étaient concordants avec ceux de Hirschi & Stark. Quand les délits de consommation d'alcool et de bière furent considérés, cependant, Burkett & White trouvèrent une forte relation inverse avec la fréquentation d'une église, les valeurs morales et le respect pour l'autorité du « monde environnant » — ceux qui avaient de tels comportements et attitudes étaient relativement moins impliqués dans la consommation de drogues et d'alcool. Burkett & White conclurent de leur étude que la participation religieuse semblait prévenir certaines formes de délinquance, particulièrement les actes pour lesquels il n'y avait pas de condamnation consistante de la société séculière.

Benda (1995) trouve le même type de résultat chez les adolescents, c'est-à-dire que la religiosité semble avoir plutôt un impact sur les comportements dits « anti-ascétiques » mais non sur les crimes contre la propriété. Dans le domaine des nouveaux mouvements religieux, Galanter (1999) et Roy (1998) avaient relevé qu'un certain nombre d'adhérents, toxicomanes, cessaient leur consommation après être entrés dans ce type de mouvement. Pour expliquer cette relation, Roy eut recours à la théorie de la dépendance, appliquée ici aux croyances. Il développa ainsi l'hypothèse de la dépendance dogmatique ; construction qui demeure intéressante mais qui demanderait à être affinée et testée.

Ces résultats ont souvent été présentés comme la preuve que la religion avait de forts effets seulement sur le comportement proscrit dans un contexte religieux. Cette relation a été testée à plusieurs reprises, pas toujours positivement, mais les chercheurs successifs n'ont pu empiriquement établir et valider le concept de crime « anti-ascétique » comme un type de crime clairement défini (Benda, 1997).

Controverses

Un grand nombre de points demeurent discutés. En ce qui concerne l'effet inhibiteur de la religion sur la commission d'actes délinquants, des auteurs sont revenus sur l'étude d'Hirschi & Stark (1969) mais, contrairement à ces derniers, ils ont trouvé un impact positif de la religiosité sur différentes formes de déviance, incluant la délinquance (Albretch *et al.*, 1977 ; Higgins & Albretch, 1977 ; Jensen & Erickson, 1979). La force de la relation constatée était cependant relativement faible ou modérée (Cochran, 1989), sauf peut-être dans l'étude de Rhode & Reiss (1970), située dans la région de Nashville.

Dans le but de mieux cerner l'influence de la religiosité, des chercheurs se sont penchés sur d'autres éléments du contrôle social, comme l'attachement familial et la fréquentation des pairs, afin de déterminer plus étroitement l'impact de chacun d'entre eux. L'attachement aux parents comprend généralement la supervision parentale (qui permet la connaissance des activités des enfants et de leurs amis, et l'imposition de règles fixes) et la proximité affective (expression de sentiments et atmosphère chaleureuse instillée par les parents). Les pratiques éducatives sont considérées comme se situant parmi les meilleurs prédicteurs de la délinquance (Bègue, 2001, p. 11) et un ensemble de recherches considérables et importantes ont démontré que plus un adolescent est attaché à sa famille et à son école, plus il semble porté à respecter la loi (Cusson, 1998, p. 161). L'influence des pairs a été aussi souvent examinée. Le fait que la fréquentation d'amis délinquants pousse à la délinquance a été testé dans un grand nombre d'études criminologiques. Albretch *et al.* (1977) avaient déjà relevé le rôle important joué par les liens familiaux et l'influence des pairs, mais tout en continuant d'affirmer la force inhibitrice du facteur religieux. D'autres recherches, qui incluaient ces différents éléments et des mesures de religiosité, ont abouti à des conclusions inverses. Ainsi des auteurs ont pu affirmer que le facteur religieux n'était qu'un des éléments du contrôle social au même titre que l'influence des pairs ou les relations familiales (Elifson *et al.*, 1983) et qu'il n'y avait pas de corrélation positive entre religiosité et délinquance lorsqu'on ajoutait ces autres éléments du contrôle social (Cochran *et al.*, 1984), ceux-ci concourant à créer un environnement freinant la conduite criminelle ou déviante.

Il faudrait également tenir compte du degré d'intégration de

l'individu au groupe ou à la société, de son attachement à ses proches et de ce que lui-même recherche comme type d'activité. Galanter (1999) avait observé de son côté que les jeunes adultes qui rejoignaient des nouveaux mouvements religieux semblaient plus souvent issus de familles dysfonctionnelles où les liens avec les parents étaient distendus et que les liens sociaux avec leur entourage étaient faibles. Ils étaient donc plus libres de pouvoir changer leur ancien style de vie et établir de nouveaux liens.

Les contradictions observées dans les recherches ont constitué une incitation à définir plus étroitement la criminalité et les types de délits retenus mais aussi la religiosité (prise en compte de variables multiples). La fréquentation d'une église, mesure la plus fréquemment retenue dans les études, n'est pas toujours considérée comme très pertinente par un certain nombre d'auteurs dans la mesure où ils y voient avant tout un élément de socialisation ou de conformité plutôt que le signe d'un réel engagement religieux. En conséquence, les études ultérieures ont apporté des raffinements théoriques et cerné plus exactement : les effets indépendants de la religion sur la criminalité ou la délinquance ; les différences qui peuvent exister entre divers types de délits et entre la délinquance des adultes et celle des mineurs ; le contexte social plus général (environnement social, culturel et économique) ou la recherche de sensations fortes que poursuivent certains individus, surtout les plus jeunes (*arousal theory* ; Cochran *et al.*, 1994). Il est, en effet, mal aisé de tracer une ligne de démarcation nette entre ces différentes influences. Ce qui explique la tentative de plusieurs chercheurs d'élargir les modèles testés et de prendre en considération différentes théories concurrentes.

Ainsi, conscients de l'importance de l'environnement dans lequel évoluent les individus, Evans *et al.* (1995) ont ajouté le modèle des communautés morales (*moral communities*) à leur construction. Selon ce modèle élaboré par Stark *et al.* (1980), ce n'est ni le degré de religiosité personnelle, ni le type d'infraction commise (« ascétique » ou séculière), ni même l'affiliation religieuse qui comptent mais le niveau de religiosité de la communauté. Précédemment, Higgins & Albretch (1977), reprenant l'étude de Hirschi & Stark (1969), mais en la menant cette fois-ci auprès de trois congrégations de Mormons, dans l'Idaho, l'Utah et au sud de Los Angeles, avaient suggéré que leurs résultats (tout en retenant aussi le rôle central de l'influence des

pairs et des liens familiaux comme nous l'avons vu) différaient de la précédente étude parce que l'engagement religieux était sans doute plus fort ou prégnant dans ces communautés.

Quant à Stark, revenant sur l'étude qu'il avait co-écrite en 1969, il affirma que si Hirschi et Stark, contrairement au sens commun et aux recherches antérieures, avaient échoué à trouver un lien entre l'effet « *hellfire* » et la délinquance, c'était dû aux différences dans le climat moral des lieux où l'échantillon avait été constitué. Selon lui, « the religion only binds people to the moral order if religious influences permeate the culture and social interactions of the individuals in question » (Stark *et al.*, 1980, p. 7). Il ne faut donc pas s'attendre à trouver de forts effets de la religion dans les communautés caractérisées par un bas niveau de religiosité. Enfin, au vu des résultats positifs enregistrés par certaines recherches⁶, Stark (1997) reviendra une nouvelle fois sur la question pour conclure définitivement qu'il existe bien un lien direct entre le facteur religieux et la prévention du comportement délinquant dans une société⁷.

Mais l'hypothèse des communautés morales a peu été testée. Un point a cependant été nuancé par d'autres chercheurs. En ce qui concerne la criminalité adulte, Tittle & Welch (1983) indiquent que, dans les communautés organisées, l'autorité religieuse apparaît comme redondante car il existe déjà d'autres sources d'autorité morale et de contrôle social. Quant à Eliffson *et al.* (1983), ils ne trouvent guère de différence entre l'importance de la préoccupation de la religion selon les régions visées et la religion d'appartenance (du moins la mouvance chrétienne, protestante et catholique, visée dans l'étude).

Conclusion

Les liens entre religion, violence et délinquance demeurent un sujet controversé même si certaines tendances semblent se dégager (importance des liens familiaux, de l'influence des pairs, du contrôle social ; poids relatif de la religiosité personnelle sur la consommation de drogues ou d'alcool). Ces recherches ont convaincu que la religiosité était génératrice de conformité mais de

⁶ Rhodes & Reiss, 1970 ; Higgins & Albrecht, 1977 ; Albrecht & coll., 1977 ; Jensen & Erickson, 1979.

⁷ Voir aussi Stark & Bainbridge, 1996.

nombreux désaccords subsistent sur la façon complexe dont ses effets inhibiteurs influencent le comportement délinquant.

On a pu ainsi en déduire que le facteur religieux ne suffit pas à inhiber à lui seul certains comportements mais qu'il doit être replacé à côté d'autres agents du contrôle social. Les études criminologiques sur les nouveaux mouvements religieux, et autres groupes religieux minoritaires, sont, elles, embryonnaires et nécessitent de plus amples investigations. Mais les contradictions relevées dans un certain nombre de recherches ont eu un impact positif en poussant les chercheurs à affiner les mesures, à élargir et à varier la base de leur échantillon et à les forcer à construire des modèles plus sophistiqués et étoffés. La prise en compte de différents modèles théoriques pourrait permettre de mieux prendre en compte l'importance du facteur religieux sur la criminalité et la violence (Evans *et al.*, 1995). C'est la raison qui explique l'intérêt croissant des criminologues (Cochran *et al.*, 1994) pour des modèles plus généraux qui intègrent des variables telles que l'impulsivité et la recherche de sensations fortes à côté d'autres facteurs comme la nature des contrôles externes et internes s'exerçant sur l'individu (Gottfredson & Hirshi, 1990 ; Thornberry *et al.*, 1990 ; Leblanc, 1994 ; Benda, 2002).

Comme on le voit, le débat est loin d'être clos, cependant ces études ont permis de faire avancer la connaissance du rôle et de l'influence de la religion sur la délinquance et la criminalité.

Bibliographie

ALBRETCH, S. L., B. A. CHADWICK, D. S. ALCORN, 1977, « Religiosity and Deviance : Application of an Attitude-Behavior Contingent Consistency Model », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 3 , no 16, p. 363-374.

BAIER, C. J. & B. E. WRIGHT, 2001, « “ If You Love Me, Keep My Commandments ” : A Meta-Analysis of the Effect of Religion on Crime », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, Février, vol. 1, no 38, p. 3-21.

BEGUE, L., 2001, « Conventionnels et déviants : l'autorité du lien social », *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, no 42, 4^{ème} trimestre, p. 9-36.

BENDA, B. B., 2002, « Religion and Violence : Offenders in Boot Camp. A Structural Equation Model », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, Février, vol. 1, no 39, p. 91-121.

- , 1997, « An Examination of a Reciprocal Relationship Between Religiosity and Different Forms of Delinquency Within a Theoretical Model », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, Mai, vol. 2, no 34, p. 163-186.
- BENDA, B. & R. F. CORWYN, 1997, « Religion and Delinquency : The Relationship After Considering Family and Peer Influences », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 1, no 36, p. 81-92.
- BENDA, B. B., 1995, « The Effect of Religion on Adolescent Delinquency Revisited », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, Novembre, vol. 4, no 32, p. 446-466.
- BRINKERHOFF, M. B., E. GRANDIN, E. LUPRI, 1992, « Religious Involment and Spousal Violence : The Canadian Case », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 1, no 31 (1), p. 15-31.
- BURKETT, S. R. & B. O. WARREN, 1987, « Religiosity, Peer Associations and Adolescent Marijuana Use : A Panel Study of Underlying Causal Structures », *Criminology*, vol. 1, no. 25, p. 109-131.
- COCHRAN, J. K., P. WOOD, B. J. ARNEKLEV, B.J., 1994, « Is the Religiosity-Delinquency Relationship Spurious ? A Test of Arousal and Social Control Theories », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, Février, vol. 1, no. 31, p. 92-123.
- CUSSON, M., 1993, *Le contrôle social du crime*, Presses Universitaires de France, Paris.
- CUSSON, M., 1998, *Criminologie actuelle*, Presses Universitaires de France, Paris.
- DAVIS, K., 1948, *Human Society*, New York, Harper.
- EVANS, T. D, F. T. CULLEN, R. G. DUNAMAY, W. S. BURTON JR, 1995, « Religion and Crime Reexamined : The Impact of Religion, Secular Control and Social Ecology on Adult Criminality », *Criminology*, vol. 2, no 33, p. 195-224.
- ELIFSON, K. W., D. PETERSEN, C. K. HADAWAY, 1983, « Religiosity and Delinquency », *Criminology*, Novembre, vol. 4, no. 21, p. 505-527.
- DURKHEIM, E., 1979 (1897), *Le Suicide*, P.U.F., Paris.
- GALANTER, M., 1999, *Cults. Faith, Healing and Coercition*, Oxford University Press, London.
- HIGGINS, P. C. & G. L. Albrecht, 1977, « Hellfire and Delinquency Revisited », *Social Forces*, no 55, p. 952-958.
- HIRSCHI, T. & R. Stark, 1969, « Hellfire and Delinquency », *Social Problems*, no 17, p. 202-213
- HIRSCHI, T, 1969, *Causes of Delinquency*, University of California Press, Berkeley.
- HOFFMAN, B., 1999, *La mécanique terroriste*, Calman-Lévy, Paris.
- JENSEN, G. F. & M. L. ERICKSON, 1979, « The Religious Factor and Delinquency : Another Look at the Hellfire Hypothesis », dans R. Wuthnow (ed.), *The Religious Dimension*, New York Academy Press, 1979, p. 157-177.

- JOHNSON B. R., S. DE LI, D. LARSON, M. MCCULLOUGH, 2000, « A Systematic Review of Religiosity and Delinquency Literature », *Journal of Contemporary Criminal Justice*, Février, no 1, vol. 16, p. 32-52.
- LEBLANC, M., 1994, « A Generic Control Theory of the Criminal Phenomenon. The Structural and the Dynamical Statements of an Integrative Multilayered Control Theory », dans *Advances in Theoretical Criminology*, vol. 8, T. P. THORNBERRY, *Developmental Theories of Crime and Delinquency*, Transaction Publishers, New Brunswick.
- MEYER, J., 2002, « De la violence à la religion : aller-retour », *Social Compass*, vol. 2, no. 49, p. 203-202.
- MERTON, R. K., 1957, *Social Theory and Social Structure*, Rev. Ed. Glencoe, IL, Free Press.
- RHODES, A. L. & A. J. REISS JR, 1970, « The “ Religious Factor ” and Delinquent Behaviour », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, no 7, p. 83-98.
- ROY, J. Y., 1998, *Le syndrome du berger. Essai sur les dogmatismes contemporains*, Éditions Boréal, Québec.
- STARK, R., 1997, « Religion as Context : Hellfire and Delinquency One More Time », *Sociology of Religion*, vol. 2, no 57, p. 163-173.
- STARK, R. & W. S. BAINBRIDGE, 1996, *Religion, Deviance and Social Control*, Routledge, New York, London.
- STARK, R., D. P. DOYLE, L. KENT, 1980, « Rediscovering Moral Communities : Church Membership and Crime », dans T. Hirschi & M. Gottfredson (dir.), *Understand Crime : Current Theory and Research*, CA Sage, Beverly Hills, p. 43-52.
- THORNBERRY, T. P., A. L. LIZOTTE, M. D. KROHN, M. FARNWORTH, S. JOON JANG, 1990, « Family, School and Delinquency from an Interactionnal Perspective : An Examination of Reciprocal Causal Relationships », Communication présentée à l'American Society of Criminology, novembre 1990.
- WEBER, M., 1996 (1920), *Économie et Société*, 2^{ème} édition, 2 tomes, Éditions Plon, Paris.